

UN

Ces derniers temps, quand Anika Laird revenait de l'une de ses courses matinales en ville, il n'était pas rare qu'elle trouve son mari nu devant la fenêtre de la cuisine. La première fois, elle avait été légèrement surprise, mais, désormais, cette habitude s'était fondue à sa routine. Elle en obtenait une vision périphérique en remontant l'allée en vélo, mais l'angle oblique de son approche ainsi que le bout de mur de briques restant au niveau de la fenêtre l'empêchaient heureusement de distinguer son anatomie plus en détail.

Une fois qu'Anika était débarrassée de son vélo, l'image qui l'accueillait quand elle apparaissait dans la cuisine était inconditionnellement la même : Otto lui tournait le dos, ses fesses pâlottes ressortant dans la pénombre de la pièce ; il avait le regard vissé sur la fenêtre avec une intensité extrême. Parfois, lorsqu'il pleuvait, elle le découvrait les doigts pressés contre la vitre, le bras tendu devant lui comme s'il vénérât un dieu quelconque.

Anika l'observait avec fascination de son poste envahi d'effluves de cannelle. La lumière vacillante parvenait à transformer le corps vieillissant d'Otto en une silhouette élégante et élancée. On aurait dit un vieux lion de mer se mouvant dans les profondeurs. Il ne paraissait jamais l'entendre rentrer, ni déposer son vélo grinçant dans le vestibule, et elle en profitait chaque fois pour l'observer quelques minutes en

silence avant de souffler son nom. Otto sursautait immanquablement, ce qui faisait rebondir sur son nez ses lunettes sans monture, le seul accessoire venant agrémenter sa nudité.

— Anika, disait-il en se tournant vers elle sans la moindre once de gêne. Quel temps épouvantable !... Tu dois être trempée, ma pauvre. Va donc te changer, je vais te préparer quelque chose de chaud à manger.

Il ramassait alors son kimono de soie qui traînait par terre et le glissait sur ses membres longilignes avant de serrer le nœud au niveau de son ventre couturé, concluant chacun de ces épisodes d'un geste de la main qui coupait court à toute question. Tout en s'essuyant les cheveux devant le miroir de la salle de bains, Anika songeait à l'étrangeté de cette scène devenue quotidienne. L'attitude de son mari l'inquiétait, en grande partie parce que la fenêtre de la cuisine ne donnait sur *rien*. C'était la seule pièce de la maison dans ce cas.

Le mur en ruine qui se trouvait juste devant – reste d'un ancien cottage – bloquait la vue sur les collines environnantes, en dehors d'un minuscule trou entre deux briques. Malgré les protestations d'Anika, Otto avait tenu à conserver le mur intact lors de la construction de la villa, dix-huit ans plus tôt. Cette obstination s'expliquait en partie par son attachement sentimental à l'architecture vernaculaire, en partie par son attirance sensuelle vis-à-vis de ces briques mauves aux intersections débordant de mousse.

Le choix de cette fenêtre pour ses moments de communion silencieuse relevait dans tous les cas de la perversité, aux yeux d'Anika. Ils avaient opté pour ce terrain justement pour son environnement naturel spectaculaire. Otto avait fait en sorte de dessiner les plans de la maison afin d'en exploiter au maximum le potentiel. Aucun des chanceux qui avaient visité l'intérieur de la villa des Laird n'avait pu réprimer un soupir d'admiration. Les lieux offraient une vertigineuse profusion de lumière, de verre et de vues à couper le souffle ; une véritable œuvre d'art en trois dimensions d'où l'on pouvait ad-

mirer la beauté immaculée de la frontière franco-suisse. Au nord, les collines bleutées du Jura. Au sud, les pics imposants des Alpes, édentés et décolorés durant l'été. Les premières neiges hivernales venaient les recouvrir de leur perfection chatoyante. Ce décor idyllique était renforcé par l'immensité du lac Léman, avec son bleu incroyable sous le soleil et son gris impénétrable sous les nuages. Voilà ce dont les Laird bénéficiaient pour leurs moments de contemplation ; les mêmes paysages intemporels qui avaient inspiré Voltaire, les Shelley ou encore Byron. Et pourtant, Otto (un intellectuel, un visionnaire, la réponse avant-gardiste à sir Christopher Wren) semblait ne voir que par son bout de mur en ruine.

— C'est l'insondable du génie..., confia-t-elle à son reflet, dans le miroir de la salle de bains.

Si elle devait être tout à fait honnête, cette expression ne la convainquait guère, mais d'autres qu'elle l'avaient employée pour décrire son mari ; alors, que pouvait-elle y faire ?

Et pourquoi s'était-il mis à se balader tout nu ? Il devait forcément perdre la boule. Heureusement qu'il n'y avait pas de voisins à effrayer...

Une expression danoise lui traversa soudain l'esprit. Een gek. *Un pauvre fou. Mais où donc avais-je la tête, quand j'ai accepté de l'épouser ?*

Cette pensée lui tira toutefois un sourire. Anika arrangea ses cheveux humides blond vanille, aussi longs et soyeux à ses soixante ans qu'à l'époque où elle avait rencontré Otto, plus de vingt ans auparavant, et gagna d'un pas tranquille le salon qui donnait plein sud en contemplant un instant son immense mur de verre. Une brise automnale ridait doucement la surface du lac, tandis qu'en arrière-plan, le mont Blanc était en partie tronqué par de lourds nuages noirs, derniers vestiges de la tempête qui avait réveillé les lieux.

Je pourrais toujours le démolir moi-même, se dit-elle en revenant au fameux bout de mur. Un jour où il sera parti à l'une de ses conférences...

Elle mettrait cela sur le dos de la bise, ce vent féroce venant du nord, qui glaçait parfois les extrémités du lac et qui pouvait transformer la plus douce journée de printemps en terrible épreuve de résistance. Otto apparut dans la pièce avec un air perplexe. Il posa son plateau, composé de deux tasses et d'une cafetière argentée, et brandit le journal qu'il maintenait sous les plis soyeux de son kimono avant de le jeter avec rage sur la table basse en verre.

— C'est incroyable...

Il sembla chercher un mot plus adéquat, puis, ne trouvant rien, persista sur celui qu'il avait de prime abord choisi.

— C'est tout bonnement incroyable.

Reconnaissant aussitôt l'encadré de *The Architectural Eye* (le dernier maillon qui liait Otto, une fois par mois, à la profession qu'il avait aidé à façonner), Anika plongea la main dans la poche de son peignoir et glissa ses lunettes sur son nez. Les contours de l'encadré se firent plus nets une fois le magazine sous les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Page cinq, saloperie, répliqua Otto, dont l'habitude de réduire deux idées différentes à la même phrase était suffisamment familière à Anika pour qu'elle ne prenne pas l'injure pour elle.

Elle trouva la page et intégra le titre.

ADIEU MARLOWE HOUSE.

— C'est l'une de tes créations, souffla-t-elle.

— Ils veulent la démolir, bande de salauds.

Dans le silence qui suivit, Anika feuilleta le *scrapbook* mental qu'elle s'était composé des œuvres d'Otto, mais elle ne parvenait pas à se figurer Marlowe House avec certitude. Elle se lança alors à l'aveuglette.

— Londres ?

Il confirma d'un hochement de tête.

— La tour de béton, au sud de la Tamise. Celle qui penche un peu ?

— Tout juste, répondit-il d'un ton légèrement agacé.

Construit au début des années 1960, Marlowe House avait été l'un des édifices déterminants de Unit 5. Otto avait même confié à Anika que la tour avait obtenu un prix d'architecture très important.

— Quel est leur argument ?

— Elle a mauvaise réputation. Ça fait des années que les journaux locaux se battent pour la faire démolir, et voilà qu'ils obtiennent enfin gain de cause. On prévoit de la remplacer par des appartements réservés à la vente. Quelle bande de salopards !

Il se pencha rageusement pour verser le café dans les tasses, gâchant l'opération délicate par une goutte ici et là et ses ronchonnements intempestifs.

Anika lut l'article.

— Mais je pensais qu'elle était classée, commenta-t-elle en dressant les yeux par-dessus ses lunettes.

— C'est sa jumelle qui est classée, Taylor House, à l'ouest. Mais pas Marlowe House. Ça a toujours été celle qui posait le plus de problèmes : située du mauvais côté, difficultés sociales et maigres budgets, boudée par les jeunes gens branchés qui auraient pu clamer sa valeur architecturale... La plupart sont des logements sociaux en location. C'est bien dommage qu'on n'ait pas tenté de la faire classer, cela dit : c'est la meilleure des deux.

Il se perdit alors dans ses souvenirs, une habitude qui s'était considérablement accrue ces dernières années. Contrairement à la plupart de ses projets, éparpillés à travers le monde et qu'Otto revoyait rarement après leur achèvement, il avait pu observer Marlowe House à loisir pendant des années sans même l'avoir cherché. Il s'avérait en effet qu'on distinguait clairement la tour, originale de par sa forme, des tribunes de The Oval, terrain où Otto, grand fan de cricket, avait passé de nombreuses journées ensoleillées durant ses trente-cinq ans de vie londonienne. Par conséquent, pendant les périodes de

match plus calmes ou les douces rêveries qui suivaient en général un petit scotch, son attention se portait irrémédiablement sur les usines à gaz, au-delà du terrain, avant de venir se poser sur Marlowe House, dont les lignes transperçaient le crépuscule dans leur pure élégance.

Au début des années 1960, Otto avait regardé avec une fierté quelque peu paternelle sa tour se dresser sur ses vingt-sept étages avant de se fondre peu à peu au tissu urbain du sud-est londonien. Elle avait été rejointe par d'autres bâtiments de la même envergure qui s'étiraient dans toutes les directions, de telle sorte que la banlieue chic s'était progressivement muée en divers quartiers sensibles, la tache sombre que représentait Surrey Hills bavant de plus en plus sur la ville.

Et pourtant, malgré ce bourgeonnement incessant, l'imposante Marlowe House ne s'était pas laissé éclipser. Même lorsque, dix ans plus tard, une satanée tour plus haute de plusieurs étages avait vu le jour (et dont l'architecte était un vieil ennemi d'Otto), sa petite protégée avait conservé tout son charisme à l'horizon. Elle avait donc continué à faire l'objet des contemplations esthétiques d'Otto jusque dans les années 1980.

Le simple fait de songer à sa tour lui arracha un frisson d'excitation suivi d'un autre, beaucoup moins agréable, à l'idée de sa destruction imminente. Il connaissait si bien sa palette de gris, les nuances que venaient y apporter les rayons du soleil et les nuages sur sa surface tout en textures, que cela ressemblait presque à de l'amour. Mais ce n'était qu'aujourd'hui, bien des années plus tard et alors qu'elle s'apprêtait à être démolie, qu'il s'en rendait compte.

Anika vit son expression s'assombrir.

— Tu ne peux rien y faire ? demanda-t-elle.

Otto y réfléchit quelques instants.

— On pourrait s'opposer au projet...

— Comment s'y prend-on ?

— Je ne me souviens pas. Ça fait tellement longtemps que j'ai quitté le navire... J'imagine qu'il faut écrire une lettre, pour commencer.

Il lui arrivait très rarement de lire *The Architectural Eye* dans le détail. Il dévorait les interviews de ses pairs, prenant un malin plaisir à commenter leur bêtise ou leur philistinisme, mais il ne s'attardait guère sur les articles plus techniques. Cela faisait plus de vingt ans qu'il vivait en Suisse, désormais, et les complexités de l'urbanisme britannique lui semblaient aussi étrangères qu'à son arrivée en Angleterre, au tout début des années 1950.

— Tu pourrais demander de l'aide à quelqu'un. Daniel, par exemple ?

Otto ne put réprimer une grimace. Ses relations avec Daniel n'étaient pas vraiment au beau fixe, et il avait du mal à s'imaginer le contacter pour lui demander un quelconque service. Et puis, Otto lui avait appris tout ce qu'il savait sur la profession (c'était en tout cas ce dont il avait fini par se persuader). Que cela laisserait-il supposer sur son infériorité actuelle, sans parler de sa mémoire défaillante, s'il se retrouvait réduit à demander conseil à son propre fils ?

Voilà ce que brassait l'esprit d'Otto tandis qu'il observait les rives du lac Léman, au loin, sa tasse de café fumante en suspens sous son nez. Ses yeux se posèrent alors sur un point fixe : les lumières distantes d'Évian-les-Bains miroitant en contrebas du massif alpin. Sans vraiment pouvoir se l'expliquer, il se sentait intimement lié à cette ville depuis qu'on lui avait recommandé, à la découverte de ses problèmes de prostate, de boire davantage d'eau minérale. Au moins trois litres par jour, lui avaient annoncé les médecins, et Anika lui faisait suivre son régime d'une main de fer. Durant ces dix dernières années, pas une seule heure n'était passée sans qu'Otto ingère ou tente d'expulser la fameuse eau de la cité, ce qui se faisait rarement de manière agréable. Ses sentiments vis-à-vis d'Évian s'en trouvaient donc pour le moins ambivalents, mais

leur profonde intimité était indiscutable. La ville résonnait en lui à un niveau moléculaire.

De quoi est composé notre corps, déjà ? De soixante pour cent d'eau ? Soixante-dix pour cent ? Je savais ce genre de choses, avant...

Il se détourna de la fenêtre et souffla sur sa tasse.

— Je n'ai pas envie d'embêter Daniel. Son projet de Bombay doit lui prendre tout son temps. Je vais plutôt appeler Angelo.

Angelo Morretti, ancien associé d'Otto, avait ces dernières années obtenu un immense succès avec son propre cabinet, basé à Londres. Avenant et discret, il était parvenu à rester l'ami et le confident à la fois d'Otto et de Daniel, malgré la relation difficile que ces deux-là entretenaient. Chacun savait qu'il pouvait lui faire confiance.

Otto s'empara du combiné, et Anika partit à la recherche d'un sèche-cheveux dans la chambre. Perchée au bord du lit à baldaquin, elle distinguait légèrement la voix de baryton d'Otto derrière le souffle chaud qui balayait ses boucles.

Il est contrarié, mais je ne suis pas certaine qu'il puisse y faire grand-chose, songea-t-elle. Tous les projets de son époque semblent être destinés à la démolition, ces jours-ci. Une grande tour de béton en plein milieu du paysage ? Hop ! du balai...

C'était devenu un sujet de discussion quotidien entre eux. Chaque mois, Otto parcourait *The Architectural Eye* et annonçait à Anika lequel des bâtiments de ses pairs était condamné. La façon dont sa voix se tendait trahissait la complexité des émotions que ces nouvelles lui procuraient. La lecture des malheurs de ses anciens rivaux ou anciens amis lui tirait une certaine *Schadenfreude*¹ ; d'un autre côté, il était conscient d'être sur la liste d'attente des futures victimes de ces bouleversements architecturaux. Même si cela lui avait fait un

1. Joie maligne. (NDT)

coup au cœur, le titre de ce matin ne l'avait donc pas surpris outre mesure. Otto apparut dans l'encadrement de la porte ; Anika éteignit le sèche-cheveux.

— Alors ? s'enquit-elle.

— Tout n'est pas perdu. Angelo va passer quelques coups de fil, y compris à son avocate. Les représailles gronderont bientôt, ma chère ! La contre-offensive a déjà commencé !

Le visage rouge et les yeux pétillants, il martelait sa paume avec le magazine roulé en boule.

— On a du pain sur la planche. Angelo est d'accord avec moi : on ne peut pas laisser passer ça sans se battre. Je ne peux pas me permettre de baisser les bras, pour la postérité et pour moi-même, qu'il m'a dit. Et il a raison : il faut agir, et vite. Je refuse de laisser ces scribouillards anéantir mon œuvre ! s'époumona-t-il, en transe, attendant le retour de sa femme.

Cela faisait bien longtemps qu'elle ne l'avait pas vu dans un état pareil, mais elle savait comment le faire redescendre tout en douceur.

— J'admire ta détermination, Otto, souffla-t-elle sans bouger du lit. Et je partage ton avis : tu te dois de faire tout ton possible pour sauver cette tour. Mais n'oublie pas ton âge *ni* ton état de santé, tu veux bien ? Tu as soixante-dix-neuf ans, et ta dernière opération remonte à quelques mois à peine. Ne t'emballe pas trop, d'accord ? Il faut que tu fasses attention. Et si je devais choisir entre l'un de tes projets et *toi* pour la postérité, je te choiserais, toi.

La flamme tremblota dans les yeux de son mari.

— Tu as entièrement raison, et c'est pour cela qu'Angelo compte faire faire le gros du boulot à son équipe. Il m'a dit qu'étant donné les circonstances, il valait mieux que je m'implique le moins possible, admit-il en effleurant son ventre du bout des doigts.

— Parfait, répondit Anika. Je suis bien contente que vous fassiez chacun preuve de bon sens.